

Benoît Saudeau

# Presque Îlien

Benoît Saudeau

# Presque Îlien



Éditions Humanis

© Novembre 2017 – Éditions Humanis – Benoît Saudeau

ISBN versions numériques : 979-10-219-0315-9

ISBN version imprimée : 979-10-219-0314-2

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : photomontage d'après une peinture de Jean Simone : *Leskon Ile*.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde

Éditions Humanis

BP 32059 – 98 897 Nouméa

Nouvelle-Calédonie

Mail : [luc@editions-humanis.com](mailto:luc@editions-humanis.com)

# Sommaire

## **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Environ 177 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b>Prologue.....</b>	<b>4</b>
<b>La Résidence.....</b>	<b>5</b>
<b>Le Chef et le Leader.....</b>	<b>11</b>
<b>Rencontres.....</b>	<b>14</b>
<b>Lisa.....</b>	<b>18</b>
<b>Patrick ou la Grande Conduite.....</b>	<b>24</b>
<b>Chez Mam.....</b>	<b>28</b>
<u>Léonce.....</u>	<u>33</u>
<u>Si... ..</u>	<u>36</u>
<u>Balises bleues.....</u>	<u>39</u>
<u>Retour.....</u>	<u>42</u>
<u>Rupture.....</u>	<u>46</u>
<u>Approche.....</u>	<u>49</u>
<u>Retrouvailles.....</u>	<u>52</u>
<u>Marie.....</u>	<u>56</u>
<u>Premiers pas.....</u>	<u>60</u>
<u>La mangrove.....</u>	<u>63</u>
<u>Prières.....</u>	<u>66</u>
<u>La Grande Usine.....</u>	<u>68</u>
<u>Football.....</u>	<u>72</u>
<u>L'inconnue.....</u>	<u>76</u>
<u>Epilogue.....</u>	<u>79</u>

# Prologue

Il me faut à tout prix retarder la fin de ce foutu vol. Vital. Comme les squales du Grand Océan dont pourtant tout me sépare, je ne suis bien qu'en mouvement. Dans un avion, un galop, une dialectique, un bateau, un doute, une passion. La position « stop » m'a toujours rendu l'existence impossible. À croire qu'en changeant de latitudes à un rythme anormalement élevé depuis tant d'années, je ne voulais pas laisser aux remords le temps de s'installer. D'ailleurs, en aurais-je eu suffisamment ? Ou d'assez forts pour bousculer tous ces bonheurs accumulés et asphyxier la vie qui en avait fait sa pelote ? Ou était-ce la crainte de rater d'autres vies en n'en vivant qu'une seule, de m'enfermer dans un cocon si serré qu'il empêche le cœur de battre ?

Pour revoir Marie, je referai le voyage entre Paris et l'Île, avec ces moments magiques où, tout étourdi de son apnée nocturne, l'avion se précipite dans les bras du jour qui pointe sur l'horizon du côté de Pékin. Les dégradés de gris, de mauve, d'indigo et finalement de bleu qui préviennent que l'Orient est bien à portée d'aile. Quand le soleil se lève à 1018 kilomètres heure au-dessus de la mer Jaune. Pas vraiment jaune, d'ailleurs, plutôt violette, comme le papier crépon des crèches de mon enfance. Les adrets et les ubacs se la jouent art abstrait sur les montagnes désertes, patchwork anguleux d'une couturière fileuse de brume qui n'aurait mis dans sa boîte à malices que des pelotes vert bronze, marron et noir.

L'approche finale. Volets en bataille, comme des ergots bandés le long des ailes, le Triple 7 est suspendu dans la nuit au-dessus des bretelles d'autoroute menant à Paris. Bien droites d'abord pour tromper leur monde, puis tricotées en mailles inégales, pour dire que rien ne sera simple quand le jour sera levé.

Un grondement sourd, puis la plainte grinçante des roues sorties du ventre de l'avion qu'on présente au tarmac. Long vol plané au-dessus des pistes. Contact.

Et les balises bleues s'égrenant en chapelet, invisibles tout à l'heure, mais si obsédantes maintenant que, dans un gémissement ultime, l'avion a bloqué ses freins, se balançant encore quelques instants, comme s'il rechignait à accepter la fin du voyage.

# La Résidence

J'étais, cette année-là, en passe de sortir de la Grande École qui accouchait des futurs serveurs de la République. Bien que laborieuse et somme toute assez classique dans un cursus obligatoire, cette ultime année d'études me donnait surtout le temps de m'extirper d'une adolescence s'étirant comme un délicieux *cocooning* dans le giron douillet des idées toutes faites. Mais, redoutant par avance le portrait tristounet qu'on ferait un jour de moi dans l'annuaire des anciens élèves, j'avais pris le soin de pimenter cette période de fin d'études en disant mon souhait de partir, pour un temps, loin des rivages convenus d'un Hexagone qui me semblait déjà bien petit. Ce que je m'empressais d'analyser hardiment comme une aversion secrète pour une carrière prédécoupée dans le maquis exigu et petit-bourgeois des avancements, des promotions et des notations administratives.

Dans la plus pure tradition coloniale — malgré l'âge largement avancé du siècle —, la France imposait ainsi à ses futurs cadres un dégrossissement final avant l'entrée en fanfare dans la carrière, un passage au tamis de la vraie vie, un dernier rinçage façon « fines de claire » dans l'embouchure du Belon. Le hasard, les amitiés ou le goût de chacun dirigeaient alors nos nuques raides vers les campagnes à comices, les steppes urbaines ou les terres coralliennes de l'autre bout du monde. Après des années de pénitence dans une sous-direction de cabinet, un bureau de liaison ou même la soupente à œil de bœuf d'un ministère, les mieux cornaqués, parfois même les plus qualifiés, pouvaient revenir au hasard de leur carrière vers ces terres bénies du ciel avec l'aplomb de ceux qui savaient.

Pendant un an, j'ai donc été celui que, dans les salons de l'Île, on appelait « le stagiaire de la Résidence », acoquiné pour un bail à durée déterminée avec cette engeance qui fleurissait après la saison des concours, étrennant par avance mon futur diplôme auprès du représentant de l'État dans cette contrée des antipodes. Dans l'Île, on l'appelait « le Résident ».

Combien la France en a-t-elle envoyé « outre-mer », de ces héros de roman au col empesé, de ces marins d'opérette partant sur d'improbables goélettes amodier l'Empire à coup de pacotilles ? Et de ces soldats rigides, émissaires tricolores d'une patrie lointaine sur laquelle allaient se cristalliser toutes les peurs de ce qu'on ne connaît pas ? Je faisais bel et bien partie de ces échantillons labellisés France, bien propres sur eux, moulés au creux de l'épuration républicaine. Mais, contrairement à beaucoup de mes condisciples, je n'avais aucun désir de conquête. Je manifestais plutôt une belle curiosité, assortie d'une farouche volonté d'imprégnation. Je ne parle pas d'assimilation : on naît tous quelque part et une seule fois. Je ne suis pas né dans l'Île. Inutile de me raconter des histoires.

Très vite, on avait admis que j'étais effectivement formaté pour la fonction. Mais personne n'était encore averti de ce codicille confidentiel que j'avais ajouté en bas de mon contrat : j'étais amoureux des grands espaces plus que des ors lambrissés, et des humains bien vivants plus que des procédures alambiquées et des formulaires préimprimés. Me restait seulement à limiter les probables dégâts que tant d'illusions allaient provoquer.

Dès mon atterrissage dans l'Île, j'avais été chaleureusement accueilli. Si l'on avait joué le bal du Gouverneur, j'aurais dit : « adopté par la Colonie ». Mais ce temps était heureusement lointain et c'est bien une *terra cognita* de la République moderne qui me faisait les honneurs. J'avais été, pendant quelques jours, la curiosité du moment, mais n'en avais tiré aucune gloire. Dans sa grande sagesse, le Résident m'avait prévenu : on voulait seulement savoir qui était le nouveau stagiaire. Ce happening, que j'avais décrété sans enjeu véritable, sauf mondain, faisait partie d'une chronique convenue à l'avance. Il revenait comme le marronnier des échetiers.

C'est ainsi que, dès mon arrivée, je fus convié à partager quelques agapes avec la bonne société Îlienne qui, joueuse et curieuse, pas imperméable à la nouveauté, devait décider si elle

allait ou non s'enticher du nouvel arrivant, l'adopter ou le démasquer, un peu à la manière des familles polynésiennes des gravures anciennes accueillant le navigateur étranger qui garantirait le renouvellement des lignées avant de reprendre la mer et de disparaître pour toujours. À moi de trouver la bonne distance, ni complice ni Grande École, et d'éviter de dire le moindre mal de quiconque puisque, à la mode de nos campagnes, chacun étant cousin de chacun, les commentaires iraient à la vitesse des alizés nourrir la chronique insatiable de la Capitale.

Les cénacles du pouvoir. Les avant-postes de la puissance qu'aucun manuel de science administrative n'a une seule fois décrits. Somptueuses soirées, tenue aérée pour les hommes, dans des maisons immaculées aux éclairages étudiés autour des terrasses lasurées posées au bord de l'eau. Ces orchidées jaillissant par brassées entières de leurs vases de cristal et cet arbre du voyageur planté au milieu du salon au plafond amovible. Je suis certain que quelqu'un avait pour mission de cirer ses longues feuilles en éventail chaque matin. Et l'air entendu de ces femmes aux échantures griffées « Air de Paris » qui se confiaient dans mon dos :

— N'ayez crainte, chère amie, il est des nôtres.

Avant même de savoir à qui j'étais censé appartenir, mon clan m'avait intronisé. J'allais devoir apprendre rapidement les codes de cette société et franchir le cap du QCM crucial pour ma propre survie. Le cru du jour — moi, en l'occurrence — aurait-il plutôt la rondeur ou la longueur des stagiaires des années précédentes ?

— Mais si, souvenez-vous, celui de l'an dernier, un peu fort, rubicond dès qu'on lui adressait la parole, peut-être même puceau. Il arrivait systématiquement en avance à nos dîners. Sympathique, bien élevé, jovial même. Mais ses chemises ! Trop ajustées pour les soirs de grosse chaleur, si vous me comprenez. Ou de cet autre apprenti-Résident qui avait fait chavirer les cœurs de ces dames et, dit-on, de ces messieurs aussi ? Bellâtre. Un peu sainte-nitouche. Mais tant de promesses dans le regard, vous le remettez ?

— Non, mon dîner était tombé à l'eau, je ne l'ai jamais revu.

— Et l'homme à la chevalière armoriée ? Je l'ai ferré au premier *after*, sur le bateau de mon mari. Oui, la grande tradition du Quai. Très romantique, toujours la mèche en bataille et les pieds nus dans des Todd's méticuleusement avachies, très *casual*, sans doute des éditions limitées. Il est ambassadeur aujourd'hui. Non, j'ignore dans quelle capitale. Mais, du sang bleu sur l'Île !

— Et vous souvenez-vous de cette toute jeune fonctionnaire, dans les années tant, avec ses robes à volants vichy d'étudiante américaine et ses mises en plis sixties ? Craquante. Bûcheuse. Brillante aussi. Faite à la force du poignet, disait-on. Famille modeste, boursière même. Et tellement assidue ! Sa liaison avec le Résident d'alors n'a jamais été un mystère. Non, la Résidente n'avait rien dit. La sublime Sapho voyageait beaucoup. Mais ils étaient restés d'une telle dignité quand ils avaient fait leur pot de départ dans le hall déserté de la Résidence ! Non, pas vraiment une promotion. Lui parlait plutôt de position hors cadre avant la retraite ou autre chose. Elle, un peu contrariée, boudant à l'écart.

— Et cet aventurier qui avait débarqué dans une Île conquise d'avance, sac de bord en bandoulière, beau comme un dieu avec sa barbe de trois jours ? Le Résident l'avait vite remis au pas. Oui, ma fille s'en était entichée. Moi aussi, d'ailleurs. Nous sommes à un âge où nous devons rassurer. Nous rassurer aussi. Oui, très à gauche. Mais comme le corps, il faut bien que jeunesse exulte...

Et moi ? Avais-je la tête de l'emploi ? Passe-murailles, crâne d'œuf ou Dustin Hoffman en mode *Lauréat* ; ?

Mon tour de taille était-il dans la norme ? Plutôt « *Alerte à Malibu* au ralenti dans le soleil couchant », ou « fromage, dessert et cigare avec le rhum vieux » ?

Oui, j'avais les yeux bleus de mes ancêtres normands.

Non, je ne portais pas de lunettes quand, un soir, la télé locale a fait une brève lors de ma présentation à la Résidence.

Oui, l'Île me semblait magnifique.

Non, Madame Rastignac, je n'ai pas dit : « à ma mesure ».

Oui, je connais un peu la région. Les hasards de la vie me l'ont fait sillonner.

Étais-je marié ? Mes enfants seraient-ils scolarisés dans les quartiers sud ?

— Parce que je peux vous recommander à la directrice de l'école du Lagon. Oui, la sélection y est drastique. Comprenez-moi bien. Pas de malentendu. Nous sommes tous des Îliens. Mais, dans quelques années, ils feront leurs études en France, ils ne regretteront pas le bon départ que le Lagon leur aura fait prendre. Les premiers apprentissages, c'est tellement important pour les enfants. Les miens ont fait Janson. Ils reviennent chaque été. Je vous les présenterai. Eux aussi ont une passion pour le cheval. Vous ne montez pas en manège ? Seulement en Brousse ? Soyez prudent. Restez sur les propriétés. Non, la situation est calme. Disons dans une quinzaine. Nous avons une terre près de l'Embouchure. Je ferai seller quelques chevaux. Mon mari sera à Paris. Ah bon, vous n'avez pas d'enfants ? Pas encore...

Des heures... Et avais-je bien les quartiers de noblesse politique que l'on disait, et de quelles enluminures mon carnet d'adresses était-il doré ?

Explication : j'étais effectivement arrivé dans le même avion que le nouveau ministre des Îles, Monsieur Deslandes, du parti de la Rose, celui qui avait tout compris de cette terre avant même d'avoir posé sa valise dans le salon d'honneur de l'aéroport où l'attendait le Tout-Île. C'était la preuve que, bien qu'incognito, le jeune stagiaire du Résident n'était pas un acteur à négliger.

Même en pleine promiscuité avec ces vérités si bien assises, je ne m'étais jamais trop bercé d'illusions. Au cours de ces premières soirées dans l'Île, j'avais effectivement fait le plein d'impressions, voire d'informations utiles pour la suite. Mais pour dire franchement les choses, malgré l'intérêt que ces dames — souvent jolies — me manifestaient à l'occasion, j'avais vite perçu la vanité — l'aspect vain — de mon état de grâce. Et le bon sens rural que mon futur métier ne pourrait estomper me soufflait que les atours prêtés aux nouveaux arrivants se transforment vite en guenilles dès qu'ils se crottent dans la poussière des grands chemins. Version îlienne du brutal principe de réalité.

Bref, je me voulais différent. Malgré mon parcours classique avare en rebondissements, malgré l'inertie qui me faisait glisser vers la haute fonction publique à la manière silencieuse d'un bateau sur son erre, je redoutais de me lier pour toujours, et sans plan B., à la planète État. L'Administration était ma nouvelle famille, elle était mon choix, arrêté depuis longtemps. En témoignaient toutes ces années d'assiduité sur les bancs de la Grande École. Et, quelles que soient les latitudes où flottaient nos trois couleurs, j'avais pour elle un profond respect. Mais je craignais secrètement d'être un jour déçu, qu'elle se transforme à mes yeux intransigeants en sanctuaire pour fonctionnaires zélés, en refuge pour missionnaires chasseurs de primes ou en cage dorée pour volatiles migrants. Et que dire de ceux qui, comme moi sortis de la cuisse de Marianne, s'exilient au soleil loin des moiteurs charentaises ou des gaves pyrénéens, avion et bateau de fonction, traitement indexé et avantages en nature à la clé ? Contraint et forcé, j'étais bien le légataire d'une tradition quasi-ancestrale. Mais voilà, intrépide ou inconscient, je voulais m'appliquer à en inverser le cours. Sans cracher dans la soupe ni renier la trace que j'empruntais.

La Résidence, où l'on m'accueillit à la table familiale comme l'aîné des enfants, était située sur un promontoire dominant la ville. On l'appelait la Colline aux Balbuzards, clin d'œil très îlien à l'environnement maritime de ce rapace pêcheur et à ses habitudes de vadrouilleur invétéré. Mais, dans la sémantique locale, c'était aussi une allusion peu charitable à ce sanctuaire huppé rétif à la mixité sociale, à cette enclave aux baux avantageux pour fonctionnaires classés sans ménagement dans la catégorie « oiseaux de passage ».

Je savais cette ombre portée sur l'Île, souvent cruelle et même injuste, cette mémoire encore vive des statues cireuses de l'École Coloniale ou des vieilles familles immuables dans

leurs certitudes, celles-là même que les amis du ministre Deslandes du parti de la Rose brocardaient à longueur de discours en promettant d'accélérer l'histoire. C'est vrai : quelques vieilles engeances hantaient encore les travées parquetées de l'Administration où le casque colonial n'était quand même plus de mise depuis longtemps. Il arrivait même que, convaincus d'être les seuls héritiers légitimes d'une Île ingrate, ces antiques Courteline des Tropiques convertissent quelques ronds de cuir fraîchement débarqués et aussitôt tombés dans les rets vénéreux de la Capitale, les « zozos » reconnaissables, en début de « séjour », à la carnation de porcelaine de leurs jeunes enfants cantonnés à l'ombre des vieux citronniers de la plage de la Baie. Mais, autant que j'aie pu en juger dès les premiers jours, c'est une fonction publique attachée à ses missions et bien consciente de ses privilèges que dirigeait mon Résident de patron.

Très vite, je découvris aussi qu'à l'instar du balbuzard au long cours fidèle à son nid, c'était ici, devant les grilles emblématiques de la Résidence, que venaient se jouer les hoquets de l'histoire, exploser les coups de chaud de la rue et se signer dans les douleurs de l'enfement les arbitrages marqués du rassurant tampon de la République.

La belle demeure, davantage années soixante que souvenir de feu l'Empire, ponctuait de blanc l'immense pelouse pentue plantée d'essences exotiques où, le 14 juillet, j'allais découvrir les délices de la réception officielle, exacte réplique des fêtes républicaines décrites dans les chroniques de la IV<sup>e</sup> République. Au pied des flamboyants qui, en décembre, marquaient de rouge les limites de la sphère privée du Résident, une vieille bâtisse flanquée des deux escaliers de style colonial abritait l'Administration de l'Île. Chaque matin, après sa marche solitaire le long du lagon encore désert, le Résident s'y enfermait pour lire les messages tombés pendant la nuit. Soit le jour en Europe.

Ce décalage horaire m'avait fait immédiatement forte impression : en m'éloignant de mes références hexagonales, ce grand écart géographique accentuait encore les effets de ma hardiesse supposée. La ronde inversée des pendules conférait provisoirement à toutes les décisions du Résident une autorité d'autant plus grande qu'elles ne pouvaient être validées par Paris que plusieurs heures plus tard. Le futur préfet que l'on supposait en moi en acquit la certitude que le centre des terres de France était toujours l'endroit où l'on trouvait une cocarde, qu'elle soit accrochée au fronton d'une sous-préfecture berrichonne ou au bâti fatigué d'un bois sous tôle du fleuve Maroni. Pourquoi le centre ne serait-il pas ici au seul motif que les conventions ou l'histoire en auraient décidé autrement ? L'Île est bien la preuve vivante que Paris est outre-mer. D'ailleurs, les cartes d'ici la placent en leur beau milieu, bousculant notre regard sur la représentation du monde et modelant la certitude des Îliens d'être des gens uniques.

En quelques semaines, de simple détachement, l'Île était devenue attachement ou mieux, attache. Je devais pourtant accepter une chose essentielle : on n'est Îlien que de naissance. On ne le devient pas. D'autres que moi se le sont fait dire, parfois brutalement. Même si la chronique, cette béquille de l'histoire, prête à l'occasion des bribes de particule, la noblesse qu'elle confère n'est que celle des pièces rapportées, celle dont se méfie l'aristocratie, de crainte de ne plus pouvoir les contrôler un jour. Dieu merci, au lieu de vaines particules, je n'étais bardé que d'une seule certitude qui allait me sauver la mise : rien ici ne serait simple. Le secret des Îliens était que le sûr n'était pas de leur monde. Pas de rondeurs sucrées ici. Rien que les assauts répétés de l'histoire.

Je cultivais donc le doute comme les Îliens du Nord leurs champs sacrés d'ignames et de tarots. Avec la même ferveur précise qui leur fait récolter le versant femelle des sillons avant leur côté mâle. Parce que tout vient du ventre, disaient-ils.

Cela, je l'ai vite compris. La puissance de l'Île, sa sismicité, son tellurisme, le magnétisme qu'elle exerce sur tout corps qui s'en approche. Précieuse, mais à mille lieues des manières cérébrales de ce sobriquet — Petit Paris — dont on avait affublé sa Capitale. Et puis, les sentiments s'en sont mêlés. Je voulais tout savoir d'elle. Féminine et pourtant si rustique, l'Île ne m'était pas « tombée » dessus, comme on « tombe » amoureux. Elle était montée en moi,

par capillarité, en commençant par le cœur. Je découvris doucement que l'aimer, c'était m'inquiéter pour elle. Mes questions confinaient d'ailleurs à l'excès, je le reconnais à présent. Mais le jeune Phileas Fogg d'alors n'avait rien du diplomate que le Résident s'acharnait à façonner. J'estimais seulement que, quitte à exprimer les choses, qu'elles viennent au grand jour pour que soient par avance détruits les germes croupissants qui infectaient déjà les cœurs verrouillés.

Le risque que me faisait courir ce profil rétif, je l'ai vite ressenti dans les réunions de cabinet auxquelles je participais chaque matin : que valaient les préceptes de mes vieux instituteurs dans cette Île dyslexique où tout semblait éphémère ? Comment l'aspirant horloger que j'étais pouvait-il avoir l'orgueil de tenir le Discours de la Méthode, version moderne de la question-bien-posée-à-moitié-résolue, alors que ce qu'on me demandait, c'était tout bonnement de préparer les ordres du jour du Conseil, de gérer le calendrier du Résident et de remplacer le patron aux conseils d'administration de l'hôpital ? Aurait-on voulu faire de moi ce bellâtre frivole, ce fanfaron emplumé de convictions datées, ce Trissotin exotique, ce nigaud transpirant, cette starlette sainte-nitouche, ce Christophe Colomb de comédies musicales ?

Non. Différent, ai-je dit. Parce que, figurez-vous que dans l'Île, résilience assez incroyable face à la mondialisation en marche, vivaient des Îliens. Et que l'idée de les connaître ne me paraissait pas incongrue. Ni subversive.

Moi, je voulais aller à la rencontre de leurs ombres et de leur lumière, de leurs musiques et de leurs silences. Parcourir leurs chemins creux et leurs crêtes humides. M'égarer dans leur Brousse moite et conduire mon cheval dans leurs sentiers aux galets glissants. Descendre un instant de ma selle au pommeau de cuir et attraper leurs chevrettes transparentes dans le creek tranquille au pied de la cascade. Naviguer le long de leur barrière de corail, sentir sous mes pieds la houle interminable, embouquer leurs passes bleu profond, me jouer de leurs vagues s'engouffrant dans les abysses du récif et m'abandonner au contact fabuleux de leurs plages blanches comme farine. Je voulais m'asseoir en silence dans leurs cases centenaires, n'être plus personne que celui qu'on autorise à rester là, à écouter leurs harangues en langue inconnue. Chercher à comprendre ce que signifiait « oleti », formule rituelle ponctuant collectivement la psalmodie des vieux. Mot sûrement magique puisque chacun se séparait ensuite, l'accord scellé et la parole donnée. Je voulais apprendre les chemins de leurs alliances, les mystères de leur cadastre, leur cosmogonie et la géométrie symbolique de leur espace, le nom de leurs familles et des lignages de leurs anciens. Je voulais apprendre à mener leurs troupeaux, marquer leur bétail tatoué aux initiales rougies dans la braise, pousser leurs bêtes dans le bac à tiques, refaire leurs clôtures de gaïac sous le soleil de plomb, partager leur ragoût de cerf un soir de chasse à l'arc, et sortir du four creusé dans le sable les carangues du récif et les tarots cuits à l'étouffée sur les pierres brûlantes, rangés comme à la parade dans les paniers de niau tressés par les femmes.

Bref, je désirais seulement, moi le fonctionnaire en route pour le formatage le plus contraint de l'administration française, regarder les Îliens droit dans les yeux. Bien servir la Patrie, celle des frontons des mairies et des écoles, n'était-ce pas d'abord en connaître tous ses enfants ?

Mais le Résident, mon cher Résident, en vénérable ponte blanchi sous le harnais de la République, me ramenait souvent à des considérations plus en phase avec la mission sacrée qui m'était confiée : servir la France, c'étaient les chemises rouges pour les urgences, bleues pour la diffusion restreinte et noires pour les notes confidentielles. Après, on verrait. Mais après, seulement. Faites d'abord vos classes, jeune homme.

Même ma mère ne m'avait jamais parlé ainsi. Elle, c'était plutôt : fais des bêtises, fais-les toutes, mais pas en même temps. Profite.

Très vite, je fus donc contraint de ne plus en faire et, à défaut de lagon, d'aller nager à l'envers de mon histoire. En pleine comédie. Quoique chauffe le soleil et s'emballe l'histoire qui, décidément, n'était pas ici qu'un perpétuel recommencement.

# Le Chef et le Leader

Dans ces années-là, les choses paraissaient encore simples : les Îliens qui n'étaient pas favorables au Chef étaient les amis du Leader. L'un et l'autre étaient Îliens, mais ils ne se parlaient pas et ne partageaient rien, sauf la volonté d'assurer le dessus sur l'autre, en prenant soin d'entraîner le plus grand nombre de leurs partisans respectifs. Les amis du Chef et ceux du Leader cohabitaient, mais ils ne vivaient pas ensemble.

Le Chef était d'ici. Ses ancêtres aussi, depuis des dizaines de siècles au moins. On n'en finissait d'ailleurs pas de gloser sur le premier habitant de l'Île. Ce qui, dans la dialectique militante du moment, se traduisait par « le Premier Occupant », personnage mythique qui n'a jamais su pourquoi, comme son lointain cousin couché sous l'Arc de Triomphe, il était passé à la postérité. Reste que de ce mystère était née une civilisation, avec ses us et sa Coutume, ses langues, ses héros et ses victimes, son art et ses légendes. Culture féconde, le plus souvent orale, que le Chef voulait voir respectée et sanctuarisée dans les tablettes de la République et enfin devenir la référence de tout le pays. C'était son objectif. En plus de quelques fonctionnaires tiers-mondistes adeptes du ministre Deslandes, du parti de la Rose, il était suivi sur ce chemin par la partie de la population qui lui ressemblait le plus, de loin la moins bien lotie, et légitimement à la recherche de mieux-être et de respectabilité. Leur histoire avait été spoliée, leur Île colonisée, disait-il. Et une culture sans mémoire est vouée à la disparition, privée de tout espoir et menacée de toutes les perversions. Le Chef voulait qu'on le reconnaisse, et ses partisans revendiquaient avec lui la voix à ce nouveau chapitre pas encore écrit. Les discours du Chef n'étaient pas tous belliqueux. Ceux de ses partisans pouvaient l'être. Ou le devinrent. Le Chef n'était pas grand, mais sa prestance était ailleurs. Il portait sur sa peau sombre toute l'histoire de l'Île, l'œil bleu pour dire la lointaine ascendance métisse et un éternel sourire dont il jouait comme d'une arme redoutable.

Au fil de mes incursions discrètes dans leurs légendes, je découvris vite que toute la chronique des amis du Chef était finalement bâtie sur cette question emblématique : d'où venait le Premier Occupant sur la première pirogue, réelle ou virtuelle, avec à son bord ses premiers matelots, quelques-unes de leurs compagnes d'infortune, les enfants survivants de la traversée et sans doute quelques animaux embarqués pour leur lait et leur viande ? À quoi pouvaient-ils bien ressembler, ces équipages de la Méduse en maraude sur la grande scène des migrations fondatrices ? Les étoiles leur suffisaient-elles vraiment pour les guider vers l'Île, ou était-ce le feu sacré des Rois mages en route pour la crèche de Bethléem ? Qui leur avait appris à faire le point, à estimer leur vitesse, à relever les droites de soleil, à repérer la Croix du Sud et les amers marquant les dangers de la navigation, à contrer les mauvais courants qui rabattent vers les murailles coralliennes de la côte ? Étaient-ils prédestinés ? À moins que ce soit l'instinct magique des marins, le vent sur leur nuque et leurs pommettes et les prières à leur Neptune qui enjoignaient les équipages de border ou de choquer la lourde voile aurique de leurs pirogues à balancier ? Quelle terre ferme espéraient-ils ? Que leur en avait-on dit ? Quels songes prémonitoires avaient-ils faits avant de s'embarquer pour une traversée sans cap ni GPS ? Et quelles batailles avec les éléments avaient-ils dû livrer avant de frapper leur amarre de coco sur le tronc annelé d'une souche échouée sur le sable ? Et sur quel rivage de quelle île encore anonyme avaient-ils finalement affalé la toile, et quelles furent leurs destinées dès les premiers jours de leur nouvelle vie ? Quelle organisation avaient-ils dû mettre en place pour bâtir la pyramide de leur société ? Avec quelle faune inconnue et quelle nature inhabitée avaient-ils dû composer ? Inhabitée ? Même pas sûr... Avaient-ils dû coloniser une, puis plusieurs plages pour honorer leur contrat de Pères fondateurs, avant de s'attaquer aux flancs de la montagne pour y trouver l'eau douce des creeks qui allait irriguer leurs ignames sacrés ? Et quel sang circulait aujourd'hui dans les veines de leurs descendants ? Car des missionnaires anglais, puis français, eurent tôt fait de débarquer à leur tour, précédant, puis emboîtant

le sillage d'un marin de l'Empereur venu prendre possession de l'Île, un jour lointain de l'autre siècle, un 24 septembre. Bien coché dans le calendrier, celui-là.

En plus d'une descendance blonde à la peau claire, les bons Pères casqués à la mode coloniale, très certainement sincères, y multiplièrent leurs préceptes de pensionnat et autant d'hypocrisies sociales, y apprirent à des générations entières comment décliner les contresens de l'histoire, forts d'une bonne conscience à toute épreuve. Avec un empressement coupable, pourtant bardés des bonnes intentions de l'époque, ils participèrent à l'entreprise civilisatrice la plus malheureuse qui soit, s'attaquèrent aux dieux païens, firent le service après-vente d'un surréaliste Code de l'Indigénat, effacèrent les mémoires, tuèrent dans l'œuf toute tentative d'émancipation, instrumentalisèrent les clans, bouleversèrent les hiérarchies et, accessoirement, y imposèrent aux « natives » les robes de cotonnade fleurie bordée de dentelle blanche. Mais aussi, Dieu m'en est témoin, ils y tracèrent des routes, et y installèrent des écoles et des dispensaires, symboles injustement restés dans l'histoire comme des relents de colonialisme dévoyé.

Loin des théâtres de l'histoire, des colons bâtisseurs furent enfin envoyés dans l'Île par quelques philosophes écossais pour y ériger des temples face aux églises. Sur un îlot du sud lui-même isolé de l'Île, au-delà d'une passe supposément infestée de trapards carnassiers, on installa un baignoire pour y reléguer les forçats communards, les tireurs de bourses et quelques assassins graciés. Quelques femmes aussi, noires, blanches ou rouges, vierges ou non, forçats et matons ensemble, dans une promiscuité plus mortifère que solidaire. On dit même que la guillotine de Marie-Antoinette y fut dressée en épouvantail. En réalité, elle s'est contentée de jouer l'arbitre des élégances. Mais des fers et des colliers rouillés, des quarantaines et des rations de vermine, de désespoir et de maladies, nombreux y moururent, loin des pénitenciers de la vieille Europe et des promesses de retour. Les survivants chantèrent le doux rossignol et le merle moqueur sous les balcons ajourés de la Colonie, avant d'être libérés avec mission de s'installer sur des lopins éloignés de la Capitale, d'y prendre femme et d'y devenir Îlien.

Du coup, comme un livre qui s'écrit jour après jour, l'histoire s'offrit une île. Des commerçants et des entrepreneurs venus de l'autre côté de la mer y débarquèrent, installèrent des comptoirs et firent fleurir leurs mises lointaines. Une Nouvelle Frontière naquit dans la poussière des pistes tracées dans une Brousse déjà lointaine où les descendants du Premier Occupant ne trouvèrent pas leur compte, exilés, loin dans l'Intérieur, confinés dans un sévère cantonnement sous la chape d'un Code les excluant de l'épopée industrielle qui allait suivre. Car des découvreurs vinrent vite gratter des filons vert et or dans la montagne encore inviolée. Des défricheurs y décapèrent les crêtes. Sur leurs trois-mâts barques ventrus, des marins bravèrent la mal nommée Bonne Espérance pour y décharger les bois du nord, les vins de Bordeaux et le lin de Flandre, avant de repartir lestés de la terre métallique de l'Île. Des travailleurs tonkinois et javanais vinrent s'y acharner sur les wagonnets surchargés de minerai. Et quand, plus tard, une fois libérés, ils choisirent ou furent contraints de ne pas revenir chez eux, ils n'y furent pas heureux, tout juste soucieux de survivre. Des milliers de pirogues arrivèrent de tout le Grand Océan. Même des Maures vinrent y planter les rhizomes d'Allah. L'Île devint une mosaïque, un assemblage plus qu'un mélange.

L'histoire était en marche.

Sous la houlette de Résidents bardés de leur satanée manie d'ériger en règle immanente le respect aveugle de leurs ordres lointains et flanqués de mes ancêtres stagiaires qui prenaient déjà leurs désirs pour des diktats, une autre organisation administrative émergea entre Capitale et Brousse, comme on invente un avenir, sans imaginer qu'il allait être diablement compliqué.

La tradition coloniale y acquit ses lettres de noblesse. Mais aussi ses zones d'ombre. La conquête des terres, leur mise en valeur, l'exploitation des filons de nickel, de chrome et même d'or, l'élevage à grande échelle et le commerce, devinrent le destin partagé de ceux qui, contraints ou forçats, aventuriers ou bourgeois, honnêtes ou malins, tous désireux d'une vie meilleure, avaient quitté leur lointaine province bretonne, limougeaude ou alsacienne pour

des lendemains moins sombres. La chronique se chargea en même temps de chapitres peu glorieux, de guerres désastreuses, de vagues de recrutement à la hussarde pour aller défendre une patrie inconnue, de terres brûlées et de têtes coupées, de déplacements forcés de populations et de paix négociées au sabre d'abattis. Mais n'était-ce pas ce qu'on demandait à la « mission » de l'Empire et plus tard, des Républiques ?

L'histoire est souvent insupportable.

# Rencontres

Rencontrer le Chef n'était pas facile. Alors que j'étais naturellement ponctuel lors du premier rendez-vous sollicité quelques semaines après mon arrivée, il avait pointé sa silhouette bonhomme avec une heure de retard. Je ne lui fis bien sûr aucune remarque, mais manifestai quelque empressement à me présenter, espérant qu'il admette au moins d'une formule standard l'embarras dans lequel il me mettait. Mais, plutôt que d'exprimer un quelconque regret, il me considéra de son regard malicieux et me demanda :

— C'est moi qui suis en retard ou vous qui êtes en avance ?

De l'heure exacte, il ne fut naturellement jamais question. Je pris cette saillie comme une première initiation, la version îlienne promptement administrée de l'équation universelle : avoir ou ne pas avoir une montre au poignet déterminait-il une quelconque maîtrise du temps ? Pas de quoi justifier tous les retards dont je suis coutumier. Quoique... Initiation assortie d'un corollaire : pour approcher la pensée du Chef et éviter le contresens qui menaçait comme un piège fatal, il fallait savoir que oui pouvait signifier non, que les mêmes mots revêtaient des sens différents et que, mêlés à d'autres, il fallait se contraindre à en faire la traduction simultanée tout en restant attentif à ceux qui allaient suivre. Le tout en tendant l'oreille, car le Chef parlait toujours d'une voix basse. Il appelait cet exercice l'épreuve de la roussette : il fallait apprendre à l'écouter et à le regarder à l'envers, lui et ses amis, comme la chauve-souris de l'Île accrochée aux branches la tête en bas. Il fallait faire l'effort d'envisager des univers identiques, mais aux apparences contraires, et rester en alerte, bien conscients que l'envers pouvait ne pas s'opposer à l'endroit, et que le cryptage changerait sans préavis. Je n'eus jamais l'occasion de lui objecter que si la roussette dormait effectivement la tête en bas, elle volait bel et bien à l'endroit et que nous pouvions nous retrouver quelque part, lui et moi, pendant sa rotation à 180°. C'est un vrai regret, car je crois qu'il aurait aimé l'image.

Tout aurait été pour le mieux si les dividendes légitimes que les amis du Leader tiraient de leur travail sur l'Île avaient été davantage partagés avec les amis du Chef qui s'en estimaient exclus. Et c'était bien là le problème. En tous cas dans sa version courte, celle de la note blanche, non sourcée selon la tradition, que l'on m'avait fait passer avec ma feuille de route, mon billet d'avion en classe économique et le nom du chauffeur de la Résidence, Léonce, qui viendrait me chercher. C'est dire si la Grande École m'avait tout caché de la terre étrange où je débarquais un soir de juin austral, venteux et froid, sous un ciel gris taché des fumées de la Vieille Usine marquant l'entrée de la Capitale, renvoyant à la rubrique « Épinal » les filles des mers du Sud et les langueurs tropicales qui leur sont généralement associées.

Le Leader était lui aussi natif de l'Île. Comme son père. Son grand-père, je ne sais pas trop, mais il était sans doute l'un des descendants de ces colons poussés ici par le vent de l'histoire. Et c'était finalement de peu d'importance, car si l'Île était la perle qu'on sait maintenant, c'était bien grâce au Leader, mineur de son état, à ses proches et à ses fidèles qui, s'assurant de confortables retours, n'avaient pas ménagé leur talent, leur temps et leurs lignées, pour administrer la terre la plus proche du paradis.

Le Leader était toujours bien mis, privilégiant les chemisettes et les pantalons de toile claire, mais sans ostentation, en témoignage de son éducation protestante. Il s'acharnait à se faire rare à la télévision, pour mieux se plaindre de n'y être jamais invité. Il ne courait les dîners que contraint et forcé et leur préférait les soirées en famille sur le bateau blanc qu'il pilotait lui-même, à l'instar de l'Île, debout à la barre et garant du cap. J'aurais rêvé qu'il m'y invite. En même temps, je redoutais qu'il le fasse : le Résident m'avait mis en garde contre une proximité, même discrète, avec l'homme qui comptait le plus dans l'Île.

Mais j'eus vite l'occasion de le rencontrer. Il m'avait d'abord considéré comme un avatar, une simple silhouette anonyme en ombre chinoise dans sa galerie de portraits, le énième sta-

giaire du Résident, innocente victime du système, mais supposément fréquentable puisque j'étais un pur produit des Humanités gréco-latines et de l'école laïque. Et donc un conservateur estimable, pure supposition de ma part. Pour lui qui avait aussi reçu une formation classique, certes plus dorée que la mienne et, dit-on, plus festive, je devais présenter quelques garanties. Mais son statut de Leader et les murailles érigées par l'entourage enjoignaient à ceux qui s'adressaient à lui, à commencer par moi, de rester sur la réserve, au moins dans les premières approches. Gardien du temple, ADN du pays, intendant, producteur, scénariste, parolier, metteur en scène et acteur de la pièce qu'il écrivait jour après jour, il était l'alpha et l'oméga de l'Île et jouait à merveille de la crainte ou, au choix, du respect qu'il inspirait.

Sans m'illusionner sur le cas qu'il faisait — ou non — de moi, je devinais que le Leader avait vite fait le tour de mon carnet d'adresses naissant. Me souvenant de la séquence campagne et petits fours dans la villa blanche au bord du lagon et de l'OPA des jolies invitées sur le nouveau stagiaire, j'imagine, immodeste, romantique, ou les deux à la fois, qu'il avait envoyé ces dames pour me tirer le portrait et l'assurer que je n'irais pas naviguer dans des eaux non cartographiées. Car voilà : arrivé par hasard et pour mon malheur dans le même avion que le ministre Deslandes du parti de la Rose, j'avais été instantanément estampillé du fer de la même couleur qui avait marqué la France quelques mois auparavant. C'est aussi vrai que, suscitant jusqu'aux humeurs du Résident, les gazettes de l'Île eurent tôt fait de retrouver, pour s'en gausser, les photos couleurs de son naïf stagiaire qui, pistonné par une huile sans doute bienveillante du Ministère de l'intérieur, était hardiment parti un soir de victoire électorale humer l'air des foules militantes du côté de Château-Chinon. J'y figurais, victime innocente, aux côtés du candidat à la Rose triomphante recevant l'onction de la République aux airs d' « Ah ça ira ! » dans une salle des fêtes vieillottes aux allures de Tribunal du peuple. Il n'en avait pas fallu davantage pour que le trombinoscope de l'Île s'affole dans mon dos et que je me retrouve à mon corps défendant enrôlé dans les troupes des supposés pourfendeurs du Leader. C'est dire s'il urgeait pour son entourage de me mettre rapidement au parfum, de baliser mon domaine et de m'initier aux arcanes de l'Île : chacun chez soi, et les secrets seraient bien au chaud.

Avec le temps, les choses s'étaient arrangées : les bons jours, je n'étais plus le diable rouge vif qu'on lui avait décrit, ni le Caliméro frais émoulu de la Grande École, encore moins le théoricien, pourtant imberbe, adepte de la libération des peuples. Les bons jours seulement. Car il pouvait aussi arriver que je tombe sous des anathèmes délicats : « traître à la Nation », « fonctionnaire néocolonial » ou « petit juge », c'était selon. Un soir où la télé avait montré les victimes civiles d'une guerre lointaine et que, sans précautions particulières, j'avais exprimé ma tristesse, je fus même gratifié d'un « Père Marie de la Sainte Douleur ». Exagéré, assurément. Et comme, pourtant pas certain de l'étanchéité de mes propos, j'en avais presque autant à son service, mon obligation de réserve en prenait souvent un coup dans des cercles qui ne croisaient pas les siens. Mais on se retrouvait régulièrement sur les pontons du cercle nautique de l'Île, lui en route vers son luxueux yacht blanc, moi vers ma barque alu de location, et là, la glacière du pique-nique dominical au bout des bras, nous partagions la condition enviable de ceux pour qui la faculté d'oubli sert de boussole indéréglable.

L'Île était effectivement devenue au fil des ans un pays prospère. Elle jouait paisiblement de son art de vivre et de son organisation tatillonne, coulant des jours heureux à l'ombre du kiosque métallique qui trônait sur la place des Flamboyants, témoignage d'un passé douloureux que l'histoire s'entêtait à vouloir effacer. Sa Capitale de far west aux florissantes maisons de commerce s'était muée en une belle sous-préfecture méridionale, cachant ses aspects sans-façons et cultivant son goût de France, alignant ses villas californiennes et ses boutiques chic, ses cercles d'initiés et ses criques ensoleillées jusqu'à l'indécence. Un jour, persuadé que le stagiaire du Résident était un garçon discret auquel on pouvait faire confiance, un député de passage, pas le plus sémillant, me demanda sans rougir sur quelle plage de la Capitale les filles étaient les moins habillées. Je lui indiquais celle du Club Pacifique. Il faut dire que sa mission ne durait que quelques jours.

Au fil des mois, j'eus avec le Leader de longues conversations. Celles que devraient partager plus souvent les Anciens avec les plus jeunes, dès lors que ceux-ci n'affectent pas seulement de les écouter. À son contact, j'ai appris l'essentiel : l'Île était plus qu'un pays. C'était un état d'esprit.

— Nous savons d'où nous venons, m'avait-il confié un jour de fâcherie suspendue : jamais du même endroit. Nos ancêtres arrivaient de lieux à peine répertoriés sur les cartes, des îles de la Sonde, des terrasses inondées d'Indochine, des boutiques de Sumatra, des archipels du Pacifique, des îlots inconnus du Grand Océan, de Bourbon, d'Afrique du Nord et même de Papouasie, des barricades de la Commune, des faubourgs parisiens, des pénitenciers de Ré. Jusqu'aux Pieds-Noirs, soudain apatrides, venus chercher ici une autre terre de France. Relisez vos livres d'histoire, suivez le sens des alizés et des grands courants océaniques ou remontez-les bout au vent, laissez-les vous guider et comptez les pays sur leur route. Vous verrez pourquoi nos peaux sont tantôt claires, tantôt foncées, souvent mélangées, au point que leur couleur pourrait être déposée sous un label protégé. Notre métissage est d'origine. Il est pur. Nous sommes les descendants des missionnaires, des mineurs et des écumeurs des mers, des pêcheurs de trépangs et des découvreurs d'or vert. Notre terre est celle des pères conscrits, des chefs coutumiers et des éleveurs de bétail. Elle est habitée de légendes ancestrales et de contes tabous, régulièrement noyée sous les cyclones ou craquelée par la sécheresse. Nos vieux ont parcouru le Chemin des Dames et se sont embarqués par bataillons entiers pour défendre leur lointaine Mère Patrie. Tous ne sont pas revenus. C'est vrai qu'on voudrait parfois mieux savoir où l'on va. Mais ne pressons pas notre pas. Notre histoire s'écrit au jour le jour, notre actualité est fragile. Alors, ne la bousculons pas. Le récif casse les perspectives, interrompt les lignes de fuite et réduit nos chances de nous comparer. Cela explique notre crainte de ce qui vient de loin et qu'on ne connaît pas encore. La Grande Barrière de Corail nous cache aussi de la vue des autres, nous protège des tempêtes. Mais pas au point de les dévier de leur trajectoire. Notre Île est bien seule dans l'Océan, mais elle est aussi entourée d'Îlots dans lesquels elle peut se regarder et mesurer ses propres faiblesses. Ses crêtes sont souvent inaccessibles, mais elles sont pourtant le tertre d'où le regard porte loin. Certainement plus loin que le vôtre, juché sur les vallonements à peine perceptibles de la Beauce, plus sûrement que du haut de vos Avaloirs normands. Nos yeux sont tournés vers le lointain, nous savons que notre sort dépend d'abord de nous. Mais sommes-nous plus sereins pour autant ?

Le Chef et le Leader furent des Sages, n'en déplaise aux chroniqueurs chafouins. Mais le temps fut leur ennemi mortel.

Il faut remonter loin dans les annales pour retrouver les prémices des événements qui suivirent. D'ailleurs, existent-elles vraiment, ces premières encoches sur le calendrier déclenchant la suite de la chronique ? Les ethnologues en font des thèses dont s'emparent commodément les commentateurs en dérapages incontrôlés. Pour faire simple, cette histoire, c'est celle des amis du Chef que tout opposait apparemment aux partisans du Leader. Et vice-versa. Au point d'oublier qu'ils étaient tous nés ici, qu'ils s'étaient mélangés depuis des générations et que leur descendance devrait un jour faire un flambeau de ce passé tumultueux, plutôt qu'une mèche perpétuellement allumée. En oubliant d'où ils venaient, ils gommaient toute perspective, toute hypothèse pour l'avenir. Et le charisme que partageaient le Chef et le Leader faisait de leurs camps respectifs des champs clos hermétiques à toute raison.

Depuis que les lointains ancêtres impériaux du Résident avaient planté nos trois couleurs sur la côte de la Mer de l'Est, pas très loin des pentes du Grand Col, bien des tensions étaient nées. Les aïeux du Chef avaient été déplacés par la force de leurs terres natales et privés de leurs repères ancestraux. Des grandes révoltes fratricides avaient décimé des familles entières, offrant autant de mythes à leurs descendances. Et, ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé, les Pères Blancs et les missionnaires anglicans n'y purent rien.

L'arrière-grand-père du Leader n'était pas encore arrivé dans l'Île à cette époque, ou à peine, mais ses semblables, si. Ils mirent en valeur les terres redistribuées par les administrateurs sanglés dans leurs uniformes et casqués de leurs certitudes sépia. Et quand l'Île devint

cette terre de transplantation destinée à débarrasser la lointaine Patrie de ses voyous en tous genres, le fossé se creusa encore davantage entre les natifs, émigrés d'un autre millénaire avant d'être parqués dans des réserves, flanqués d'un statut d'indigènes, et tous ceux qui, de gré ou de force, avaient fait de l'Île leur terre d'adoption. En moins d'un siècle, l'Île se brisa. D'un côté une société traditionnelle, forte de ses valeurs, de ses chefs, de son organisation séculaire, de son lien primal avec la terre. De l'autre, l'univers rustique d'une Nouvelle Frontière, une société laborieuse d'éleveurs et de mineurs, de pêcheurs, de colons remplis d'espoirs pas toujours déçus et d'immigrants bigarrés venus de l'autre côté de la mer, déterminés à planter leurs tuteurs dans cette terre alchimique.

L'Île suintait aujourd'hui de contraires incontrôlables. De ce nouveau malentendu historique, même un Péguy professant l'amour du pays n'aurait pu venir à bout. Et pour son malheur, l'Île n'avait pas encore de rites salvateurs ni généralisé l'enseignement des Humanités.

# Lisa

Très vite, le Résident dut s'y résoudre : je me montrais plus enthousiaste pour aller préparer en son nom des visites en Brousse que pour jouer le majordome de la Résidente ou le suppléant de la République dans les interminables réunions de cabinet. Dans sa grande générosité, plutôt que vers les exercices convenus de mon contrat de stagiaire, il m'envoyait souvent là où, de son point de vue, c'était de quelque utilité, sans qu'en cas de difficulté, les risques encourus soient trop grands. Au pire, l'élu local surpris de ne recevoir que son stagiaire, faisait-il appeler le Résident pour s'assurer que les messages étaient bien passés. Pas dupe, voire victime consentante, j'imagine qu'en Résident madré, il m'envoyait surtout en cheveau-léger me coltiner l'air du temps, tâter les esprits, sentir le vent et sonder les cœurs avant, selon l'usage, de venir en personne déployer les pompes et les œuvres de la Mère Patrie. J'étais devenu l'estafette de la République. Mon CV n'en porte malheureusement aucune trace, c'est la preuve que cette charge n'en fut jamais une, au contraire. Attentif au rapport circonstancié que j'en ferais, mon Résident considérait enfin ces incursions hors de ses murs comme de belles occasions de me voir aux prises avec des situations qui demandaient bon sens, simplicité du langage et pertinence des propositions, tout le contraire des leçons apprises à la Grande École. Et cela me convenait d'autant plus que le climat se dégradait dans l'Île et que les moments de répit devaient être mis à profit par le Résident pour faire vivre la généreuse République. L'idée de l'incarner, même par procuration, ne provoquait à mes propres yeux aucun sentiment d'orgueil. Mais d'immense bonheur, oui. Comme dans le rêve étrange et pénétrant du poète.

Aujourd'hui, je donnerais cher pour me retrouver assis aux côtés de Léonce, le chauffeur du Résident, un vieil Îlien cousin du Chef dont je m'étais vite fait un complice. De lui j'ai appris la générosité, le respect de ce qu'on ne connaît pas et les vertus d'un silence unique au monde, rempli de sons et même de senteurs. Le silence qui envahit l'épiderme autant que l'esprit, bouscule les sens autant que les neurones, interroge le cœur plus que l'intelligence. Léonce savait le bruit des mots, la précision qu'il convient de leur donner et les perspectives qu'ils ouvrent, si l'on y prend garde. Dans l'Île, bien des malheurs naissaient de ces mots mal dits et mal entendus. Voire pas du tout. Sans doute par précaution, ou par peur de blesser, on leur préférait souvent ce silence-là, le non-dit.

Pour l'une des premières missions loin des confortables certitudes de la Capitale, le Résident m'avait envoyé dans le Nord. C'était au lendemain d'un cyclone qui, disait-on dans la Capitale, avait ratissé les terres, noyé le bétail et désespéré des milliers d'Îliens contraints de se réfugier sur les points hauts, dans les abris publics, les églises et les écoles, loin de leurs tribus inondées et des champs soudain inaccessibles. Cette année-là, les météorologues avaient baptisé ce cyclone du nom de Lisa. Chaque phénomène climatique, dès lors qu'il devenait dangereux, recevait ainsi un nom, égrené par ordre alphabétique tout au long de la saison humide. Un petit nom le plus souvent féminin. Allez savoir par quel perfide sous-entendu.

Pendant plusieurs jours, Lisa avait joué les filles de l'air, ne se décidant pas à déclarer sa trajectoire et à disparaître dans le Sud, comme d'habitude, une fois son forfait accompli. Du coup, elle occupe encore aujourd'hui une place unique dans la longue chronique des dépressions qui incrustent les esprits dès le mois de décembre. Parce que, dans sa danse vicieuse, Lisa avait tourné en boucle, léchant l'Île, reprenant des forces le long des monts, revenant la frapper sans discrimination, attaquant au Nord, dévalant la côte de la Mer de l'Est, passant le col de l'Entre-Deux pour finir à l'ouest, laissant traîner ses strates filandreuses dans le Sud, jamais rassasiée.

Lisa avait frappé l'Île avec une force rare. À tel point que le Résident, Commandant en chef des Éléments et Grand Ordonnateur des Urgences, était resté bloqué dans son bureau pendant deux jours, l'antique liaison BLU des gendarmes collée à l'oreille, faute de téléphone vaillant,

pestant contre les antennes radio couchées par les vents, les routes coupées et les ponts emportés. Mais il savait aussi qu'à l'instar de ses semblables, Lisa aurait pour vertu de resserrer les liens et de raviver les solidarités dans les villages et les tribus. Il avait donc décidé se rendre dès que possible dans le Nord pour apaiser le désarroi des sinistrés et débloquer quelques crédits républicains forcément exceptionnels. Dès que possible, ce serait demain, quand le plafond des nuages et le vent mauvais autoriseraient le décollage du Puma de l'armée.

Mon travail consistait donc à le précéder en voiture et à diagnostiquer les dégâts provoqués par Lisa. Mais en réalité, mon job était de tester l'humeur des maires et de la population sinistrée. En clair, de donner de la matière aux rencontres qu'il aurait le lendemain et d'enrichir ses discours de représentant de la Mère Patrie.

Dans ce contexte très particulier, pas malheureux de la confiance qu'on me faisait, mais d'une modestie non feinte devant les inconséquences de la nature, j'ai récupéré mes vieilles bottes de pont, celles que je chaussais autrefois dans mon antique 2 CV pas plus étanche que mon insubmersible plan Cornu mouillé dans le port de Paimpol, entassé mes dossiers sur la banquette un peu moite de la Peugeot de service et, sous la houlette souveraine du cousin du Chef, j'ai pris la route du Nord.

Comme un père de substitution, le Résident m'avait bien sûr fait mille recommandations, soulignant l'heure grave et l'enjeu essentiel de ma mission. Mais, sans calcul ni réelle surprise, ce fut précisément au moment de m'asseoir aux côtés de Léonce que je décidais de me laisser aller à l'instant présent, de bannir toute pression et de profiter de cette parenthèse de quelques heures que m'offrait notre bienveillante République.

J'ai gardé de cette route du Nord la sensation troublante d'une intimité nouvelle tapie entre mer et monts, l'écho saisissant d'une ritournelle alors inconnue dans cette île-Madeleine que je découvrais sous son jour le plus émouvant, lumineux et délavé, endolori et fier, s'offrant aux caprices du temps et s'en jouant pour mieux s'en relever.

Cette route, je pourrais la refaire de mémoire : le lagon argenté aux premières heures du jour, ses nuances bleu profond dès le port contourné, puis vert émeraude au kilomètre 92, quand les fonds remontent et donnent leurs airs de boîte à bijoux aux baies offertes au matin. Après la montée aux jacarandas mauves, la grande ligne droite traversant les terres salées où des colons convaincus de leur bonne fortune par un ancêtre fouriériste du Résident vinrent planter du coton et élever des moutons avant de prendre un bouillon mémorable et aussitôt mettre fin à une tradition mort-née. Encore dans la brume, les monts surplombent la plaine étroite où se succèdent les *stations*. Ailleurs, on parlerait de fermes ou d'exploitations agricoles. Les grandes perspectives d'herbes jaunies n'ont pas encore profité des pluies de Lisa pour reverdir et il est encore trop tôt pour qu'ils se tachent du rouge des flamboyants de Noël. Dans leur paddock, quelques chevaux somnolent, chassant d'un frémissement d'échine les taons vibrionnant dans l'air humide. Les chiens gris et jaunes mâtinés de *dingos* australiens n'aboient pas. Ils se fondent dans la poussière des pistes. Et, à l'orée des longs chemins menant aux champs quadrillés d'enclos de bois, des demi-fûts de ferraille sans doute abandonnés par les boys de 1942 font office de boîtes aux lettres que personne n'aurait l'idée de venir chaperder.

À droite de la route de la Mer de l'Ouest, les pistes en remblais serpentent dans les mines comme les colimaçons du Ventoux qui auraient enseveli leurs pierrailles desséchées sous la poussière de nickel. Parfois, entre deux nuages, les limbes de Lisa laissent passer un rayon de soleil sur une cime étêtée, abandonnant dans la quasi-obscurité les éboulis de minerais bavant sur les flancs de la montagne.

Ces intermèdes d'abord inopinés, puis attendus, ont eu un effet immédiat sur moi : jamais un dossier du Résident, même compliqué ou piègeur, ne m'apparaîtra insurmontable dès qu'il puisera ses racines dans le sol de l'Île. Tout venait du ventre de cette terre qui donnait son nom à ses habitants et de ces hommes qui lui empruntaient leur identité. On disait : « le vieux

Untel, de la terre à gauche après la route du wharf », ou « la propriété Unetelle, celle au drapeau, juste avant le creek des Amis ». Chaque relief, chaque lieu avait son histoire et servait de repère, de balise bleue : la montagne coiffée de chaux blanche d'où, selon la légende, une femme fuyant son amoureux encombrant s'était jetée avec ses enfants, le mont pointu aux flancs tellement symétriques qu'on le croirait bernique sur son rocher, le col bien-nommé des Deux Mamelles avant la rivière couleur pastis coulant dans les latérites rouges du sud, la forêt inondée du Grand Barrage d'où émergent des fantômes de bois pétrifiés et, tout autour de l'Île, ces rivages de sable granuleux, de palétuviers gothiques, de champs en jachère ou de sentiers poussiéreux. Les rivages, là où tout change à chaque heure qui passe, où la terre respire au tempo du ressac et des cycles de la lune, où l'espace se réduit ou grandit comme dans un souffle, une respiration. Un plaisir, qui sait ?

Imaginez tous les rivages rivalisant de soupirs tout autour de la Terre. Des milliers d'haléines salées se renvoyant leur rôle dans une gigantesque félicité. En sourdine ici et reprenant aussitôt là. Le moindre rocher érigé en Priape et les longues barrières de corail s'offrant au battant des lames dans une plainte universelle. Et les flots monstrueux émergeant des abysses pour s'affaler sur les lèvres ouvertes des passes bouillonnantes au rythme des ressacs qui s'écorchent sur la grande barrière. Regardez ces cataractes allant et venant dans un bruit de glissades. La mer montant à l'assaut des coraux soudain murailles ou chuintant dans les espaces infinis des grandes baies sablonneuses, puis disparaissant le long des tombants vertigineux ou se diluant en des milliers de bulles que happent les poissons en apnée dans ce capharnaüm liquide. Les rivages sont la marque de l'univers en construction. Mais aussi, pour qui s'y laisse prendre, celle de l'émotion indispensable à chaque jour qui naît.

Un jour, entre deux silences, je m'enhardirai et j'en dirai un mot à Léonce. Peut-être, en fait de rivages et de montagnes, me confiera-t-il les légendes des clans de la Mer et de la Terre, comment ils échangeaient leurs biens dans un marché sans argent, mais riches de leur monnaie de coquillages tressés dans du poil de roussette, comment ils faisaient de ces richesses le début et la fin de toutes choses, de leurs unions, autrefois de leurs guerres, de leur histoire millénaire. Plus certainement, pour m'apprendre la patience, me racontera-t-il seulement son dernier coup de pêche dans un trou d'eau connu de lui seul. Qui sait ? Mais il me faut encore un peu de temps pour que le cousin du Chef m'adopte et ne voie plus en moi le stagiaire de passage le saoulant de questions.

Au bout de la route, la mer dans le Nord a pris des airs de Mer du Nord et le lagon, sa tête des mauvais jours. Lisa est encore dans le secteur. Alors, prudents, en prévision de la nuit qui s'annonce en même temps que la marée montante, les gens d'ici ont complété leurs stocks de biscuits secs, d'eau minérale, de lait en poudre, de pétrole lampant et de piles électriques pour le transistor. Car l'électricité ne reviendra que dans plusieurs jours et la radio sera le seul lien avec le reste de l'Île. Mais rien à faire pour les bêtes, sauf à espérer qu'elles trouvent un point haut et ne paniquent pas dans le vacarme de la tourmente.

À la télé, on n'entend jamais la clameur des tempêtes. Il y a toujours un journaliste émotif pour en faire des phrases à rallonges alors qu'il suffirait d'un micro pour en avoir l'écho véritable. Un cyclone, c'est d'abord une pression sur les épaules, lourde et moite, le ciel en raz de Sein, un grondement d'enfer, confus, puis de plus en plus précis, l'air qu'on entend se déchirer de loin et se rapprocher en retenant son souffle, puis des montées interminables dans les octaves avant le calme effrayant des intermèdes murmurés comme autant de rafales avortées, la pluie à l'horizontale, la nuit en plein jour, le silence hypocrite quand passe l'œil de la dépression et les vents repartant aussitôt dans l'autre sens, le gargouillis des ruisseaux avançant la rumeur de leurs flots grossissants, le grésillement des lignes électriques s'affalant sur le sol détrempé, le sifflement des toits de tôle et des panneaux publicitaires mal arrimés qui décollent comme des coupe-gorges, et le craquement des arbres qui gémissent si fort qu'on croirait entendre leur cime crier pitié.

Les gens d'ici, un peu échaudés par les branle-bas lancés depuis la Capitale par des fonctionnaires forcément incapables, parlent d'un simple coup de vent. Mais les gendarmes an-

noncent la couleur à l'entrée de la brigade. L'alerte n° 1 est toujours en cours et les patrouilles se relaient le long des pistes défoncées. Pas de ramassage scolaire, les écoles sont désertes. La varangue du dispensaire est éclairée : le groupe électrogène fonctionne donc. Aux Trois Chemins, les enfants en short de nylon et claquettes de mousse bénissent Lisa qui retarde leur retour à l'internat. De la dernière dépression, ils ont retrouvé des vieilles planches de contre-plaqué et surfent sur le carrefour transformé en spot improvisé.

Ici, le vent soufflait fort depuis plusieurs jours : c'était déjà signe de pluie. Pour honorer leur lignée et chanter bien haut le nom de la mine à ciel ouvert qui les a vus naître, Troulala ou Fridoline, les creeks d'ici saignent du rouge des entrailles de la Montagne, le long de cicatrices toujours recommencées depuis les temps d'avant, quand les gens du Nord estimaient le danger des cyclones à la force des torrents dévalant du haut des crêtes.

Mais, vu de la route, malgré les craintes du Résident, finalement peu de dégâts. Les ruisseaux sont bien sortis de leur lit, mais les enrochements de protection mis en place après les dépressions de l'an dernier ont été efficaces. Je rassurerai le Résident sur ce point. Mais je ne lui raconterai pas comment le Résident-délégué de la région avait voulu me convaincre d'alourdir mon rapport, histoire de redonner des couleurs sonnantes et trébuchantes à ses futures tournées en Brousse. L'emblématique bac, le dernier d'une longue histoire, n'a pas été tiré au sec ni même détaché du câble qui l'empêche de dériver dans ses va-et-vient entre les deux rives du fleuve. Un cyclone aussi tôt dans la saison, le passeur mutique accroché à sa vénérable pétrolette n'y croyait pas. Pourtant, les cartes météo étaient bien précises. Il ne les a pas regardées. Les vieux savent, les autres doivent se résoudre à apprendre. Exactes au rendez-vous que je leur avais fixé, les équipes chargées de redresser les pylônes électriques tombés à terre sont prêtes à recommencer leur besogne habituelle. Il faudra que le Résident salue leur travail. Une seule coupure sur le réseau basse tension, ici à l'entrée de la Tribu du Bord de Mer.

Mais de l'autre côté du village, Lisa a tué. Comme à chaque fois, un matador de la piste a surestimé les performances de son vieux 4x4 et s'est risqué à traverser le creek. Emporté par le flot, on retrouvera sans doute son corps en aval de la rivière, une fois le soleil revenu. Mon mémoire au Résident retiendra son nom et celui de ses enfants, suggérera un geste à sa famille et la reconstruction de la passerelle en bois qui mène chez lui. Je donnerai aussi à mon patron les détails les plus précis sur les récoltes détruites, les volières déchirées sur les caféiers de la vallée, les réserves alimentaires brutalement décongelées dans les frigos des commerçants, les enclos désertés par les bêtes paniquées et les citernes d'eau de pluie hier encore perchées sur leurs croisillons de bois et maintenant renversées au milieu des bananiers brisés. Les maraîchers ne pourront plus alimenter les camions du Tour de Côte, la compagnie de colporteurs chargée de récolter et de livrer les fruits et légumes tout autour de l'Île. Tant que l'eau n'aura pas évacué les parcelles, tant que les canaux d'irrigation ne seront pas drainés, plus rien ne poussera. Dans la Capitale, les prix vont encore exploser. Les touristes tout retournés par ces aventures inédites n'oseront pas pester contre la vie chère. Les gens d'ici, oui.

- Voir avec les Travaux publics le haubannage de la vieille passerelle métallique enjambant l'affluent du fleuve.
- Vérifier que les deux grands pins colonnaires couchés sur la route de la Mer de l'Est soient bien dégagés. De toute façon, ils étaient termités. Le vieux maire, un ancien répétiteur de la Mission, m'a même confié que leur chute arrangeait bien les finances de sa commune. Il en reste une petite dizaine. Ils n'attendent pas la prochaine dépression.
- S'assurer que les bateaux mis au sec par la méchante houle soient correctement coltarés avant de retourner en mer.
- Tenter, sans doute en vain, de persuader les gens du Nord de l'intérêt d'une petite VHF à bord et d'un moteur de secours.

- Quant aux bêtes retrouvées le ventre gonflé et les membres raidis, il faudra les évacuer rapidement. Puis les incinérer. S'en assurer auprès des maires et des services vétérinaires.
- Proposer de financer leur ramassage.
- Penser à débriefer avec les services météo sur le rythme et le niveau de précision des alertes au public.
- Voir avec le Ministère si et comment déclencher rapidement l'état de catastrophe naturelle.
- Demander aux médias locaux de rajeunir leurs messages d'information.
- Réunir les assureurs à la Résidence et publier les communiqués sur les aides d'urgence aux agriculteurs et aux éleveurs.
- Proposer au Résident d'instruire une demande de passage en catastrophe naturelle.
- Réunir une conférence de presse pour calmer les journalistes.
- Préparer quelques éléments de langage pour une éventuelle interview du patron à la télé.

Sitôt débarqué de son hélicoptère, le Résident me demanda mes notes. Je vis plus tard qu'il s'en inspira. Pas pour en faire un long discours, mais pour donner du corps à ses paroles de réconfort qu'on attendait ici, pour y honorer une famille connue de la vallée, se souvenir du nom d'un lieu-dit en langue locale, remercier un éleveur qui avait fait don de sa citerne d'eau ou un chauffeur de bus qui avait fait un détour pour évacuer un malade. Un Résident sous son meilleur profil, plus Petit Père des Peuples que Grand-Père Fouettard. J'ai aimé sa bienveillance, l'inverse de la suffisance technocratique raidissant nos profils de comptables accouchés de la sacro-sainte Gestion Prévisionnelle des Emplois et des Compétences, la Bible de nos DRH.

Je m'en souviendrai.

Au lever du jour, Lisa tira sa révérence pour de bon. Les enfants retournèrent à l'école, les transports scolaires reprirent le tour des tribus, les internats se repeuplèrent : les dépressions, ça ne comprend décidément rien.

Comme lessivé à grande eau, le Nord allait vite renaître à sa lumière métallique, l'air encore laiteux redevenir translucide. En haut du Grand Col, quelques nuages s'accrochent encore aux mimosas sauvages. Sur la route du bord de mer, la pancarte de la maison commune a pris un coup de gîte. Le vent n'y est pourtant pour rien. En bas, il lève la houle sur le grand récif, de nouveau prêt à faire scintiller son sourire ultrabright sur le papier glacé des dépliants touristiques.

# Patrick ou la Grande Conduite

Le Résident exigeait de moi que je ne compte ni mon temps ni mon énergie au service de notre République bien aimée. Ce que je concevais fort bien. On n'eut donc aucune difficulté à nous synchroniser, ou, pour dire l'exacte vérité, il n'eut aucun mal à me faire comprendre que mon impérieux devoir était de me caler sans maugréer sur son agenda surchargé de Résident. Je n'étais pas dans l'île-la-plus-proche-du-paradis-des-stagiaires pour ronchonner dès que mes tâches explosaient les heures réglementaires de travail hebdomadaire. Je travaillais mes arguments pour qu'il m'envoie sur les stations ou dans les mairies de Brousse plus souvent que dans mon bureau climatisé, gracieusement fleuri chaque matin par la femme de Léonce, où je rédigerais, pour la gloire, le mémo d'une interminable AG de coopérative fruitière. Malgré le vrai plaisir de les écrire au plus près de ses instructions, je voyais peu l'intérêt de spéculer des heures sur des projets d'allocutions que le Résident ne regarderait qu'entre deux portes, puisqu'avec ses mots choisis et ses silences appuyés, ses tournures sèches et ses sentences incantatoires, il était reconnu par tous comme le champion toutes catégories de l'improvisation et de la petite phrase. Cruelle ou non, du moment qu'elle fasse mouche. Les Îliens aimaient ses saillies taillées sur mesures qui lui sortaient droit du cœur et allaient droit au leur, exercices qu'ils imaginaient sans filet, formules rustiques d'un Résident aussi roué qu'eux et qu'ils aimaient ainsi, à l'emporte-pièce. Et lui ne faisait rien pour les détromper. Mais imaginaient-ils que rien n'est plus apprêté qu'une improvisation ?

Alors, je me résignais souvent, comme hors-jeu, avec mes phrases courtes, la documentation précise qu'il exigeait de moi et mes mots de tous les jours, convaincu que les feuillets que je lui noircissais lui donneraient au moins une contenance quand il s'avancerait vers son pupitre en bois des monts, le rassureraient peut-être ou lui feraient office d'antisèche, ce qui valait mieux pour tout le monde et me ramenait à ma condition d'apprenti-Résident. Mon impatience était là : comme le vieux passeur du Fleuve du Nord, le Résident avait les codes de l'Île et moi, je les découvrais chaque jour à ses côtés. Il me faudrait encore longtemps cultiver les gens d'ici, autant que leur fantastique décor, avant d'écrire un manuel de science administrative appliquée aux Îliens. Sur ces champs clos qu'on dirait sans limites, les théories les plus savantes s'accommodaient mal des chocs frontaux avec la réalité. Je bénissais le Résident de lire dans mes caprices de stagiaire la manifestation malhabile de cette intime conviction que nous partagions. Et dans laquelle je puisais humblement.

C'est au soir d'une de ces réceptions d'un autre âge dans le grand hall de la Résidence qu'il admit ma lassitude passagère et, avant qu'elle ne devienne un vulgaire coup de spleen de fonctionnaire, il me donna quartier libre pour quelques jours, à scrupuleusement décompter de mes congés, afin que je puisse rejoindre le Nord et me lancer dans une aventure dont je lui rebattais les oreilles depuis des semaines. Un grand rassemblement d'éleveurs s'était tenu dans les plaines de la Mer de l'Est. De toute l'Île, ils avaient conduit leurs chevaux par dizaines au pied du Grand Col, traversant les monts comme du temps des échanges entre les Îliens des deux mers. Patrick, l'éleveur de la propriété près de la rivière, devait organiser le rapatriement à l'ouest de ces trois cents têtes parquées dans des enclos où il ne faisait pas bon traîner. La promiscuité entre des chevaux à peine débourrés n'est pas une sinécure, m'avait-il averti. Il lui fallait donc constituer un équipage de dix cavaliers qui devraient conduire ce gigantesque troupeau sur plusieurs dizaines de kilomètres, franchir des vallons, des forêts, des rivières et les cols étroits qui séparent les collines du Nord. Et il fallait faire vite, plusieurs bêtes blessées avaient déjà été écartées des corrals surpeuplés.

À ta question de savoir si je montais à cheval, Patrick, tu étais persuadé que je t'avouerais, penaud, que je savais à peine monter dessus. Et encore, à la façon faussement détachée des sociétaires privilégiés des centres hippiques de la Capitale, bottes lustrées et veste cintrée de rigueur. Oui, je montais, en modeste amateur. Si la vraie interrogation, Patrick, était de savoir si

tu me proposais de faire la Grande Conduite avec toi, alors, c'était encore oui. Si, en plus, tu me demandais si j'étais mort de peur à l'idée de ne pas être à la hauteur, la réponse était toujours oui. Et si tu me demandais, aujourd'hui, si c'était le summum de ce que l'Île et toi pouviez m'offrir en cadeau, je te le dis, c'est encore et toujours oui.

C'était difficile de le formuler ainsi sur le moment. Accoudé à la longue porte du paddock, ce n'était pas le moment de te faire des confidences. De toute façon, ce n'était jamais le moment et tu n'étais pas le type auquel on en fait. Tu les aurais écoutées, mais elles t'auraient gêné, comme d'inutiles déballages. Descendant de bagnard ou de maton, de colon, d'entrepreneur ou de marchand de quatre saisons, peu importe finalement, toi et les tiens ne revendiquiez aucune attache, sinon votre terre, aucun slogan, sinon d'y vivre et d'en vivre. Vous ne vouliez aucune aumône, même si l'Île ne vous rendait pas toujours la monnaie de votre générosité. Vous n'acceptiez aucune autre filiation que vos généalogies de durs à la tâche, résistantes aux querelles de la Capitale et à ses chroniques retapées, aux petites phrases féroces qu'on y va répétant, l'œil gourmand et l'air entendu. Ici, la rudesse de tes semblables nous ramenait à l'essentiel. Tu traitais sans douceur excessive tous ceux qui s'aventuraient à te trouver une gueule de cinéma, lasso et éperons sans supplément dans le contrat de l'agence de voyages. Et, à défaut de selfies qui n'existaient pas encore, gare aux touristes amateurs de promenades à cheval qui attendaient de te voir te caricaturer tout seul ou annoncer des credos politiques sous prétexte que tu avais fait un bout de chemin avec une Îlienne, amie du Chef. Je savais que vous aviez souffert d'avoir un temps été déguisés par les magazines parisiens en parangons de folklore îlien, toi sur ton cheval de stock ou marquant tes bêtes du A de ton nom et elle, aussi à l'aise à la traque aux crabes dans la mangrove que siégeant au Conseil des Femmes de la région. Tu étais même devenu, contre ton gré, le symbole bien commode d'une Île en mal de *peoples* photogéniques. Personne ne vous avait prévenu du poids des mots et du choc des photos. L'ouest des grands espaces de légende t'appartenait. Te demander de te livrer en icône sur les prospectus en technicolor de l'office Îlien du tourisme, c'était provoquer par avance une fin de non-recevoir.

Toi, ton travail, c'était ton troupeau de limousines et de brahmanes, tes chevaux, les vêlages nocturnes, les sélections de souches avec le vétérinaire, la rotation des pâturages, la gestion des jachères, le fourrage en quantité pour la saison sèche, les groupes électrogènes, l'entretien des parcelles, les adductions d'eau pour l'irrigation et les abreuvoirs, la réparation des clôtures, le bain des bêtes dans les bacs à tiques, la lutte contre le braconnage, les fins de mois et la cote du marché pour optimiser les ventes à l'office Îlien de commercialisation du bétail. Alors, tu n'avais pas le cœur à supporter les confessions d'un apprenti-Résident. Elles ne faisaient pas le poids face à trois centaines de sang-mêlé coincés loin de chez eux. L'urgence, c'était d'équiper les chevaux de bât, de seller les nôtres, de prévoir le gîte et le couvert pour dix costauds et de s'assurer des réserves d'eau dans les jerrycans.

J'étais au pied du mur, ou plutôt le pied à l'étrier. Restait à décrocher le Graal.

Sans effets de manches, comme on offre en présent le meilleur de soi-même, ce fut oui. À une condition, me prévins-tu :

— Tu ne seras pas l'apprenti-sous-préfet aux champs, en villégiature dans un club équestre de la belle banlieue, mais le cavalier posté à la place que je vais t'attribuer. Nous aurons tous notre rôle autour du troupeau, et s'il part en vrille dans le dévers des vallées ou pire, s'il se blesse dans les mimosas d'une ravine, nous perdrons des bêtes et notre travail est de les ramener toutes et entières à leurs propriétaires. Tu te chargeras du flanc droit, plutôt sur l'arrière. Toujours bien visible, à environ trente mètres des bêtes pour que les plus tordues t'aient toujours dans le viseur. Méfie-toi des poulains, ils sont fous. Des étalons aussi, ils se prennent pour ce qu'ils sont, ils bottent et ils mordent comme des malades. Et si tu laisses une faille dans le dispositif, il sera déjà trop tard, tu ne pourras plus les arrêter. Alors, n'attends pas que la fuite grossisse, fonce en prenant les extérieurs, gueule autant que tu peux et donne du fouet. Je serai derrière toi, pas de souci.

Et c'est ainsi que pendant trois jours, chapeau de Brousse vissé sur la tête et body de cycliste sous le jean pour ménager mes arrières de stagiaire du Résident, je suis presque devenu un Îlien, poussant, comme si c'était inné, une horde de chevaux dans une brousse que personne n'aurait même eu idée de pénétrer, tant les premiers contreforts du Grand Col semblaient infranchissables. Peu importaient aux bêtes les bleus et blancs du lagon de la Mer de l'Est qui se découvraient au fil de l'ascension, les héros du jour, c'étaient eux, libérés de leur carré où la pension avait dû leur paraître interminable.

Pas stupides, les chevaux galopant de mon côté ont vite repéré ma modeste condition d'apprenti-conducteur-de-Conduite, baguenaudant dès que l'herbe leur semblait grasse à point, se prenant pour des cracks d'Epsom dès qu'ils sentaient une perspective assez large pour se dégoûter les jarrets et se jouer de moi dans les fougères arborescentes, synonymes de terrains ombrageux, humides et glissants. Pas de quoi faire le fier, même avec une selle australienne à pommeau de cuir, un chapeau de brousse et des molletières de toile façon 14-18 au-dessus des santiags. Mais, pas de casse. Pas de chute non plus. Quelques sueurs pour mon Patron de la Conduite, je l'admets, en plus d'un académisme tout relatif lorsqu'il fallut jouer collé-serré avec le troupeau lancé à toute allure entre les buttes d'herbes hautes. Dès les premières rivières, creeks profonds ou simples mares, je dus donner de la voix pour empêcher les bêtes assoiffées de s'alourdir ou pire, de se vautrer dans l'eau froide où, malgré la tentation, je me gardais aussi d'aller patauger. À chaque fois, il fallait aller chercher les retardataires et relancer le troupeau, aidé par les chiens bergers australiens gris et ocre dont j'ignore encore le chromosome singulier qui les faisait endurer de telles épreuves. Je me surpris même à donner de la voix comme jamais je ne m'en serais cru capable. Incognito, c'était bien ce qu'on me demandait. Donc sans inhibition particulière.

Seuls les sentiers en corniche ralentissaient la progression étonnamment rapide du troupeau. Selon un protocole que seule la nature pouvait ordonner, chaque bête trouvait alors sa place dans le long défilé soudain muet, comme puni d'avoir galopé au nez et à la barbe d'un apprenti-éleveur aussi peu à l'aise que devant ses maîtres à la Grande École. Des couples s'étaient formés, inséparables malgré le rythme changeant de la progression, vifs à faire respecter le voisinage de l'un ou à protéger l'autre. Dans la bousculade, quelques étalons trouvaient encore assez d'allant pour présenter une complexion amoureuse fort respectable aux dames qui les dissuadaient d'une ruade explicite, question de bienséance, se réservant pour l'intimité du paddock.

Comme les vieux qu'on écoute sans tout comprendre de leurs maximes séculaires, il me suffisait de faire confiance à ma monture sur ces chemins piégeurs marquant la crête des monts. Son pas était d'une précision de funambule, à la fois sûr et souple. C'était aussi le moment que j'attendais pour déchausser mes étriers et étirer mes jambes endolories, bien caché des vrais pros qui auraient vite moqué l'amateur que j'étais. Parfois, d'un coup sec, les naseaux frémissants, mon cheval réclamait une bride plus longue, histoire de souffler. De le voir ainsi concentré me rassurait sur la trajectoire qu'il prenait d'instinct sans que j'aie à m'en soucier. Dans les grandes montées, le pas lent remplaçait avantageusement le galop. Je me dressais alors sur les étriers pour soulager le cheval. Penché sur son encolure ou même agrippé à sa crinière, je gardais l'œil sur le troupeau et me tenait prêt à me jeter dans un fossé aveugle à la poursuite d'un rebelle échappé vers les acacias coupants.

Deux nuits d'affilée, il fallut bivouaquer, guider le troupeau vers des enclos préservés depuis des temps immémoriaux au milieu de nulle part, remplir les abreuvoirs grâce à un ingénieux réseau de tuyaux d'arrosage tirés jusqu'à la rivière, gérer l'impatience des plus robustes, repérer la jambe boitant bas, soigner la vilaine morsure à l'encolure et décharger les chevaux de bât des kilos bringuebalants de ravitaillement. Avant la veillée, Patrick a mis un carton de canettes au frais dans le creek. Il en a profité pour attraper quelques chevrettes qu'on mettra à cuire sur la tôle découpée d'un fût qui en a vu d'autres, à côté de grillades aussi épaisses que dans les publicités et qu'on engloutira en silence avant que chacun capitule, allongé à même la terre, auprès de la flambée qui écarte les moustiques.

Demain, dès que les espaces redeviendront immenses, dès que les pistes disparaîtront pour s'élargir en horizons sans fin, le troupeau repartira de plus belle, les chiens de bétail dans ses pattes, dessinant entre les monts une marée alezane, blanche et appaloosa ondulant dans un immense nuage de poussière. Et on n'entendra plus, à des années-lumière à la ronde, que le roulement de la galopade, l'ahanement des chevaux, le feulement des crins et le claquement des fouets dans le vent.

Nous n'avons perdu aucune bête. Chaque propriétaire a retrouvé les siennes en bonne santé dans le paddock de la Tribu de la Montagne, retapé pour la circonstance. C'était le contrat. Mais je n'en rapporte aucune image pour en témoigner auprès de mon Résident. Patrick disait que nous aurions assez à faire pour mener à bon port la dernière Grande Conduite de l'Île. Pas la peine d'en faire tout un cinéma.

# Chez Mam

Il aura fallu que la guimbarde de Léonce tombe en panne d'alternateur pour que je l'emène en ville et que j'accomplisse la mission la moins classique qui soit, si l'on considère de façon objective ce qui était raisonnablement exigible d'un apprenti-Résident. Mais Léonce me l'avait demandé comme un service et je n'avais naturellement trouvé aucune raison sérieuse de le lui refuser. Je le remerciais même secrètement de m'introniser comme partenaire complice de son quotidien.

C'est vrai qu'il y avait urgence. On était vendredi soir et les magasins allaient fermer pour un long week-end. Un coup d'ouest était passé en début de semaine, amenant dans ses nuages de violentes averses et des risées qui avaient grisé le lagon, tendu les aussières et fait claquer les drisses sur les mâts des bateaux amarrés dans la marina des Orphelines. Comme à son habitude, le vent avait vite repris ses dix quinze nœuds de secteur sud-est et le temps s'était remis au bleu scandaleux dont seules les terres bénies du haut des cieux ont le monopole, surtout le samedi. Les Îliens de la Capitale allaient donc sortir leurs beaux bateaux et s'égayer sur les îlots alentour, passant leur chemin si un seul intrus mouillait déjà devant celui qu'ils convoitaient. S'ils voulaient vivre à l'instar de Robinsons, il existait assez de paradis terrestres dans cette immense mer intérieure pour ne pas aller emmêler leurs ancres autour du premier banc de sable venu, au prétexte qu'il était baigné d'une eau de carte postale. Ils le sont tous. Parfois, ils pousseraient plus loin dans le sud, au-delà du canal Courant d'Air, et se cacheraient dans les baies où les grands trois-mâts venaient autrefois se mettre à l'abri des cyclones ou caréner avant de remettre le cap vers l'Europe, alourdis du nickel de l'Île. Comme s'y faisait autrefois conduire la Reine, les bateaux blancs iraient mouiller à une encablure de l'étonnante résurgence d'eau chaude émergeant à la surface de la mer. Les enfants plongeraient avec leur père autour de l'Aiguille, une monumentale concrétion de corail laissant échapper vers la surface des milliers de bulles venues des abysses. Sur le chemin du retour vers la Capitale, ils emprunteraient la passe des Baleines. On dit que si les femelles viennent chaque année mettre bas et nourrir leurs petits avant de reprendre leurs errances vers le nord, c'est qu'elles se sentent ici chez elles. Sinon, comment expliquer que le récif prenne ici la forme de leur queue, visible sur les cartes comme l'étoile d'une constellation marine ? Du bout de leur monde, les marins de la Capitale reviendraient au crépuscule s'amarrer à leur ponton, le teint hâlé et le cheveu couleur paille, jurant que, quoiqu'il advienne, leur futur était bien là.

Le week-end, c'était demain, et les Îliens accrocheraient peut-être leur plate alu derrière le 4x4 double-cabine climatisé pour se précipiter en famille dans le petit coin de la Côte Cachée où les picots et les mères-loches n'auraient plus qu'à bien se tenir. Pas de concours à celui qui accumulerait les plus grosses prises. Pas d'inflation non plus sur le nombre de filets qu'on allait en tirer. Le non-dit s'immisçait jusque dans les glacières du week-end rapportées à la maison dont on stockerait le précieux contenu dans le congélateur trônant sous la varangue. Déjà dammé, mais on ne sait jamais. On réservera pour plus tard le plaisir intime, justement pas égoïste, de se nourrir de sa pêche, certain d'être le seul inventeur du trou où se cachent le perroquet mâle, vert et bleu bling bling et sa discrète femelle à la mode amish qu'on servirait cuisinés à la sauce bon-cœur pour sceller avec l'hôte de passage un secret à ne surtout pas divulguer. Ce serait bien suffisant pour que, tout énamouré de cette carte postale jusqu'alors inconnue, il jure de faire souche au bord du lagon et ne retourne jamais dans les glacis jurassiques de la lointaine Mère Patrie. J'en connais même qui savent les coordonnées secrètes de la patate de corail où niche la mythique langouste corail et qui se feraient étriper vifs plutôt que d'avouer le point GPS de son antre souterrain. En plaisantant à peine, ils prétendent qu'ils se privent volontairement en attendant que naissent les générations d'après, pour aller, en apnée

comme il se doit, piquer la matrone du clan, carapacée à souhait, servie plutôt que chassée, comme on offre en présent un gibier qu'on remercie d'avoir habité ses rêves.

À moins que les fusils ne soient de sortie sur les propriétés de la Chaîne. Et alors, ce serait aux cerfs et à leurs harems de se mettre en mode défense passive. Ils faisaient assez de dégâts dans les clôtures pour que leur chasse relève désormais d'une mission de service public. Autrement, quelques couples avaient été importés d'Asie, façon arche de Noë, pour diversifier l'historique filière bovine et relancer la cote des fourneaux étoilés. Une activité économique nouvelle avait même profité de leur prolifique nature et bien des chefs les avaient élevés dans le top cinq de leurs cartes, quitte à les accommoder aux classiques modes vineuses de nos campagnes. Même la Résidente, Îlienne convertie et adepte de la proximité, supportrice assumée de son Résident de mari et donc femme politique de premier plan, en composait ses menus pour les députés en vadrouille. Ils seraient ravis de raconter, de retour dans leurs contrées automnales, qu'ils avaient atteint le nirvana de l'exotisme îlien.

— On dit cerf rusa, prononcez « cerfe » avec un « e », Monsieur le Sénateur, c'est une précision indispensable quand vous évoquerez votre initiation aux fondamentaux de l'Île avec les profanes rustiques de votre circonscription.

La nature l'avait emporté et il fallait désormais réguler l'enthousiasme reproducteur de ces bambis encombrants. De fait, les battues avaient vite été élevées au rang de sport citoyen, marqué du très consensuel tampon de la protection de la nature. Du coup, chaque chasseur s'était donné la bonne conscience d'un Tartarin qui aurait troqué sa voix de canebière et sa ridicule barbichette contre l'appeau des donneurs d'alertes et le poil dru de leurs visages bistrés. On dit d'ailleurs qu'il y avait alors plus de fusils que d'Îliens. Vrai ou faux, mystère. Reste que personne n'y trouvait à redire, sauf pour regretter le contingentement des munitions. Encore une décision imbécile de l'Administration décidément insensible aux enclos défoncés et aux parcelles dévastées. Dès ce soir, on allait donc allumer dans les monts les faisceaux surpuissants des phares à longue portée, boutiqués sur des Jeeps tellement retapées qu'on ne peut pas assurer qu'elles sont toutes répertoriées dans les livres du Service des mines. Et, *morituri te salutant*, on entendrait alors résonner l'écho des chevrotines figeant pour toujours le regard féminin des rusa, lentilles désormais éteintes au creux des herbes hautes et des niaoulis nouveaux.

D'autres Îliens enfin se bousculeraient à l'embarcadère du *Vomicho*, la navette qui liait la Capitale avec l'Île aux Araucarias. Sobriquet pas très romantique, mais pertinent si l'on envisage ses vertus laxatives garanties lors de ses périple. Les jours de grosse mer, il fallait voir, à l'aube d'une traversée de plusieurs heures, les foules d'Îliens embarquer à bord de ce quasi-hydroglisseur, un vétéran des mers chaudes acheté d'occasion et défiscalisé en Indonésie ou au Maroc. Consentantes, pas moyen de faire autrement, ces familles se prédestinaient aux purges intestinales les plus mémorables et pourtant les moins décrites à ce jour par la Faculté. Ces navettes étaient le lien indispensable des Îliens de l'Archipel avec leurs familles et leurs clans. La Capitale les sustentait, leur Île les faisait vivre.

Mais pas de week-end au soleil de l'été austral pour le Résident. On l'attendait demain pour présider la commémoration du 11 novembre à la Grande Caserne, un avatar de monastère tout en arcades blanchies à la chaux, identiques à celles qu'on trouve dans les vieilles Colonies. Peut-être les reliques d'une histoire marquée jusqu'aux antipodes de la Croix et du Goupillon.

À quelques heures de ce rendez-vous avec les pompes et les œuvres de notre Mère Patrie, alors que jamais un souci domestique ne l'avait effleuré depuis qu'il présidait ses palanquées de manifestations officielles, le Résident s'enquit de la blancheur de son uniforme, classifié « Grand Blanc » dans la nomenclature sacrée de sa fonction. Un Grand Blanc tout juste agrémenté de la rosette et qui se devait d'être immaculé comme au premier jour de la République. Et ce vendredi-là, comme une inconstance qui aurait sournoisement assombri la perspective de lendemains placés sous les auspices d'un rassemblement patriotique, le cirage pourtant blanc de ses chaussures, blanches elles aussi, avaient taché de gris le bas de son pantalon et la couturière affectée aux boutons dorés de sa veste croisée y avait involontairement laissé

quelques stigmates. Quant aux gants, blancs, eux aussi, s'ils avaient, selon l'usage, été habilement soustraits aux pognes vigoureuses serrées par dizaines lors d'une manifestation précédente, ils avaient eux aussi besoin d'un coup de propre avant demain matin. En résumé, il était impératif de redonner au Grand Blanc une virginité qui en faisait son poinçon républicain et au Résident la respectabilité que réclamait son rang. Pour la casquette, ça pouvait attendre.

La question posée à Léonce par la Résidente était donc la suivante : dans une Île désertée pour cause de week-end, où faire nettoyer l'uniforme du Résident à 7 heures un vendredi soir et le récupérer propre le lendemain matin aux aurores ?

Il n'y avait qu'un endroit où ce SOS pouvait être lancé à cette heure tardive, c'était au pressing de Mam, établi rue aux Dames en plein centre de la Capitale.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>